

Homélie du 20^{ème} dimanche A

Depuis de nombreuses années, nous sommes les témoins de la tension extrême entre les Palestiniens et les Israéliens. Une tension un peu semblable existait déjà à l'époque de Jésus entre juifs et païens de Tyr et de Sidon.

L'Evangile nous raconte que Jésus s'était retiré dans cette région. Une femme de la région – Matthieu la nomme « Cananéenne » comme pour suggérer qu'elle fait partie des ennemis d'Israël – supplie Jésus d'avoir pitié d'elle. En l'appelant « Seigneur, Fils de David », elle le reconnaît comme le Messie d'Israël. Et en lui exposant sa préoccupation pour sa fille, elle lui demande indirectement de faire pour elle ce qu'il a fait dans le pays des Juifs (voir 4,24 ; 8,16.28-34 ; 9,32-33 ; 12,22). Jésus ne daigne pas lui répondre, se murant dans un silence d'indifférence. La femme ne s'avoue pas vaincue pour autant, et ses cris finissent par indisposer les disciples au point qu'ils disent à Jésus de la satisfaire pour qu'elle leur lâche les baskets. La réponse que Jésus leur oppose est un refus catégorique : aider cette étrangère n'est pas de son ressort. Et l'on notera que, dans sa répartie, il n'a même pas un mot pour la femme... En venant se prosterner devant lui, la Cananéenne arrête Jésus comme pour le contraindre à l'écouter. Et en répétant sa demande, elle cherche à l'obliger à exprimer son refus clairement. Mais lui, en une phrase teintée de mépris, explicite sa réponse aux disciples à l'aide d'une métaphore : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Autrement dit : mes dons sont pour les juifs, pas pour ces « petits chiens » d'étrangers. Mais la femme lui répond du tac au tac : « *C'est vrai mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître* ».

Dans sa parole à la femme, Jésus s'est mis à la place du maître de maison qui se soucie des enfants et de leur nourriture : il voit les choses d'en haut, d'où sans doute le mépris qui transpire de sa réponse. Mais la femme lui fait voir les choses à partir du bas, du point de vue des petits chiens qui sont sous la table : en se contentant des miettes, ils ne privent en rien les enfants de leur nourriture ! Qu'il considère donc aussi le plaisir de ces chiots... Peut-être touché par l'insistance et le sans-gêne de la Cananéenne, mais surtout retourné par le point de vue qu'elle fait valoir, Jésus voit en elle une femme dont la foi est telle qu'elle peut transformer sa vie et celle de sa fille. C'est ici un tournant dans le récit de Matthieu, comme le montre la scène du partage des pains aux 4 000, qui représentent la multitude des humains des quatre coins de l'univers :

la femme ouvre l'horizon de l'universel à Jésus qui, jusque-là, réservait son attention à ceux de son peuple. C'est sans doute un message que Matthieu envoie à sa communauté de juifs devenus chrétiens : les dons de Dieu ne sont pas réservés à Israël, comme ce dernier a tendance à le penser. Ils sont pour tous les humains.

Dans l'Ancien Testament en tout cas, la singularité est valorisée. Dès l'élection d'Abraham (en Genèse 12) et sa circoncision (en Genèse 17), la mise à part qui fait de l'élu un être unique, différent des autres, est essentielle. Mais cette mise à part a un but, et il est universel : permettre au Seigneur de répandre sa bénédiction sur l'humanité tout entière (voir Genèse 12,1-3). Cependant, le risque est grand d'oublier cette visée large qui est celle de Dieu. C'est dans un contexte où Israël a tendance à l'oublier et à se refermer sur lui-même qu'un disciple d'Isaïe prononce son oracle. Pour le Seigneur, l'essentiel pour avoir la vie, c'est l'attention à la loi (« observer », 3 fois) et la pratique de la justice (« faire », 3 fois). C'est ce qui conduit l'être humain au bonheur, à l'épanouissement authentique. Un peu plus loin, il précise sa pensée en spécifiant qu'il s'agit bien de tout être humain, et donc également des étrangers qui, eux aussi, sont donc invités à connaître le bonheur selon Dieu. Pour cela, un chemin est indiqué : s'attacher au Seigneur et devenir ses serviteurs – nous dirions ses alliés.

Au cœur des 10 commandements où est énoncé l'essentiel de la loi de l'alliance, résonne le précepte du sabbat : en s'abstenant de tout travail le 7e jour « pour le Seigneur », l'Israélite ouvre lui aussi un espace de liberté pour l'autre et pour l'Autre, condition essentielle pour qu'une alliance soit possible. En insistant sur le sabbat, l'oracle prononcé par le disciple d'Isaïe vise juste : le bonheur selon Dieu est accessible à quiconque accepte, comme Dieu, de limiter librement son pouvoir et son espace, de manière à respecter ceux de l'autre et à se rendre ainsi capable d'une juste relation avec lui. C'est cette justesse qui ouvre à l'alliance avec Dieu. Sans distinction de peuples ni de races...

Depuis lors, il nous faudra nous aussi, nous ouvrir aux dimensions du monde. Entendre le cri de l'homme quel qu'il soit, d'où qu'il vienne : du jeune qui se

cherche ou du vieux qu'on oublie. De la femme réduite à jouer les seconds rôles jusqu'à l'étranger qui n'est plus qu'une bouche de plus à nourrir.

Merveilleuse est la foi de cette étrangère, car ce n'est pas pour elle qu'elle intervient mais pour sa fille.

Certainement, nous qui vivons depuis longtemps dans les meilleurs traditions, les plus anciennes civilisations, nous avons encore beaucoup à apprendre et surtout à ne pas refuser d'entendre le cri des pauvres qui souvent ne réclament que nos miettes, notre superflu pour vivre tout simplement.